

ARCHIVES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

JOSEPH SCHOLMER

LA GRÈVE DE VORKOUTA

("DIE TOTEN KEHREN ZURÜCK")

Traduit de l'allemand
par HENRI THIES

AMIOT ★ DUMONT
Paris

JOSEPH SCHOLMER

LA GRÈVE DE VORKOUTA

AMIOT ★ DUMONT

CHAPITRE PREMIER

LA LOUBIANKA DE BERLIN

DANS l'après-midi, un Russe, un petit gros à la face pâle et bouffie, vint sonner à ma porte. Il était accompagné d'une femme-interprète.

« L'officier dit que vous devez le suivre. Il voudrait vous parler. »

— Le suivre ? Où ça ?

— A la Kommandantur. »

Je pris mon chapeau et mon pardessus. Nous descendîmes l'escalier. Il me fit passer le premier. Je me souvins que la Gestapo m'avait fait passer devant, elle aussi, quand elle était venue m'arrêter. Une grosse Mercedes noire attendait.

Une grosse Mercedes noire attendait en bas.

« Montez derrière, je vous prie. »

Le bouffi s'assit à ma droite. J'avais à ma gauche un type au visage grêlé. La voiture passa devant l'immeuble qui abrite le secrétariat général du parti socialiste unifié et remonta la Prenzlauer Allee pour venir stopper devant la Kommandantur de Prenzlauer Berg. Le grêlé descendit et exhiba un laissez-passer. La grille s'ouvrit et nous nous trouvâmes dans une vaste cour. Nous sortîmes de la voiture pour entrer dans un bâtiment de briques claires, puis attendîmes quelque temps dans le couloir, au premier. Le grêlé avait disparu dans une des pièces. Revenu, il me fit entrer dans une autre chambre.

« Je suis chargé de vous informer que vous êtes, provisoirement, en état d'arrestation.

— Pourquoi ?

— Nous avons quelques questions à vous poser.

— Est-il nécessaire pour cela de me jeter en prison ?

- Ce n'est que l'affaire de deux ou trois jours.
- On sait ce que valent vos deux ou trois jours !
- Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous ?

La femme-interprète sortit.

« Déshabillez-vous. »

Après une visite minutieuse, on me permit de me rhabiller. On me retira portefeuille, carte d'identité, lettres et photographies. Nous descendîmes au sous-sol, nous arrêtant devant une lourde porte blindée. Le grêlé sonna et la porte s'ouvrit. Un gardien en casquette verte me poussa dans un cabinet de toilette.

« *Kak familia?* » (Votre nom ?)

Je le donnai. Le grêlé produisit un document scellé et signé et mon nom fut inscrit dans un gros livre. Le gardien me conduisit dans une cellule et m'enferma. Je me retrouvai seul et commençai l'inspection de mon nouveau domicile. La cellule avait environ cinq mètres sur cinq. Elle était vide, à l'exception d'un bat-flanc de bois. Pas de fenêtre, pas de paille, ni de couverture. Une bouche d'aération défendue par deux barreaux de fer communiquait avec l'extérieur. Une ampoule électrique brillait au-dessus de la porte.

La prison était petite et très silencieuse. Il y avait une quarantaine de cellules des deux côtés d'un étroit couloir ; vingt d'entre elles, au plus, étaient occupées. Le cabinet de toilette se trouvait à une extrémité du couloir, la cuisine et la douche à l'autre bout. Jour et nuit, régnait la paix la plus complète, que venaient seulement troubler les vagues rumeurs de la Prenzlauer Allee s'infiltrant par le tuyau d'aération.

Chaque jour, les gardiens chantaient des chansons populaires dont l'écho venait jusqu'à moi. Il y avait parmi eux de magnifiques ténors et ils nous donnaient d'excellents concerts.

Le Premier Mai débuta comme n'importe quel autre jour. La porte s'ouvrit et j'allai vider et rincer le seau qui me servait de tinette. Je me lavai.

« *Bystro, bystro!* » (Dépêchez-vous !)

Un peu plus tard vint le déjeuner : une soupe aux choux aigre, très claire, et trois cent soixante grammes de pain. Je coupai le pain en deux morceaux, un pour le matin, l'autre pour le soir.

Après déjeuner, je commençai la chasse aux puces. Les puces étaient alors la pire calamité de ma vie. Il y en avait des centaines. Ma cellule avait dû rester longtemps vide ; elles étaient affamées et se jetaient voracement sur moi. Dans les prisons de la Gestapo, j'avais appris à m'accommoder de punaises et de poux. Mais les

puces sont bien pires, car il est impossible d'établir contre elles un plan de campagne systématique.

Pendant que je leur faisais la chasse dans mon caleçon, les musiques militaires des démonstrations du Premier-Mai jouaient dans les rues et leur bruit venait par les tuyaux d'aération, croissant de minute en minute. Sur la Prenzlauer Allee, à vingt-cinq mètres de moi, on jouait l'*Internationale*.

J'ai vu bon nombre de Premier-Mai dans ma vie, et de toutes sortes, mais c'était la première fois qu'il me fallait en passer un à attraper les puces au son de marches entraînantes dans une cellule de prison soviétique.

La première démonstration du Premier-Mai à laquelle j'aie pris part a été celle de 1932, avec les étudiants communistes de Cologne. Je venais de découvrir Marx, Engels et Lénine et j'étais bien décidé à libérer le monde de l'injustice sociale. Je n'assistai pas aux fêtes du Premier Mai 1933. Si je l'avais fait, je crois que la police auxiliaire SA m'aurait arrêté comme membre du mouvement des Jeunesses communistes. En 1934, j'étais à Bâle et je suivis le défilé d'une foule bien habillée d'ouvriers, manifestation qui, aujourd'hui, lorsque j'y pense, me semble avoir été une démonstration en faveur du capitalisme.

Depuis lors jusqu'en 1945, les Premier-Mai avaient été de tristes affaires. La plupart de mes camarades avaient été arrêtés ou s'étaient exilés. Les rares qui restaient célébraient la fête en silence, pensant avec mélancolie à la république de Weimar dont le parti communiste avait si gaillardement creusé la tombe.

En 1944, j'écoutai les échos du Premier-Mai à Radio-Moscou, en compagnie de mon ami Wolfgang Heinze qui, pensais-je, serait certainement en train de chercher des puces dans son caleçon en quelque cellule, comme moi, si les nazis ne l'avaient pas exécuté à temps, lui épargnant ainsi la plus cruelle désillusion politique qui puisse marquer une vie.

En 1946, je pris part à la grande manifestation du Lustgarten à Berlin. Je travaillais alors à l'office central de la Santé et j'avais une carte m'autorisant à prendre place dans la tribune des grosses légumes, mais il était si insupportable d'être une grosse légume que j'avais préféré me mêler à la foule anonyme de la rue. Entre ce Premier-Mai et le suivant, il se passa une foule de choses désagréables. Pendant plus d'un an, les Soviétiques refusèrent d'augmenter la ration journalière d'un demi-million d'individus souffrant de tuberculose. Ils rasèrent toutes les usines de la zone orientale travaillant pour l'alimentation des enfants, en sorte que des dizaines de milliers de bébés moururent de sous-alimentation. Dans ce mê-

me temps, il nous était interdit d'accepter les milliers de tonnes de ravitaillement que nous offraient les Quakers, la Croix-Rouge internationale et la Croix-Rouge suédoise. En février 1947, le président de l'office de la Santé avait été arrêté pour avoir défendu trop consciencieusement les intérêts de ses compatriotes. Comme il allait faire une conférence, des hommes du N. K. V. D. l'avaient appréhendé en pleine rue. On devait retrouver plus tard des traces de son passage à la prison de Hohenschönhausen.

Je ne pris donc pas part aux manifestations du Premier-Mai 1947 ; et en 1948, je n'étais pratiquement plus membre du parti pour lequel j'avais combattu quinze ans.

Des amis demeurés loyaux au parti commençaient à me chasser des positions que j'occupais encore. Dans l'impossibilité de critiquer mon travail, on m'accusait d'espionnage, c'est-à-dire d'être en contact avec certains individus ou certaines organisations de l'Ouest. On me fit surveiller. Un jour, je pus prévenir un ex-membre de l'office de la Santé qui s'était installé comme médecin à Berlin-Ouest qu'on projetait de l'enlever. C'est peut-être cela qui fit juger que le temps était venu de m'arrêter.

Et c'est ainsi que je me trouvai célébrer le Premier-Mai 1949 en compagnie de mes puces.

La porte de ma cellule s'ouvrit.

« *Kak familia ?* »

Je donnai mon nom.

« *Daval !* » (Sortez !)

Le gardien me fit entrer dans une grande pièce, au second. Deux immenses bureaux avaient été placés côte à côte, dans le coin à droite. Il y avait aussi une énorme lampe qui m'éblouissait. Tout était fait pour m'impressionner.

Les deux officiers instructeurs étaient assis dans la pénombre. L'un d'eux, en uniforme, portait les épaulettes de lieutenant-colonel. Il m'offrit une cigarette.

« Merci. Je ne fume pas. »

Il en alluma une, en tira une forte bouffée, rejeta la fumée et, lentement, me dit :

« Vous êtes un ancien agent de la Gestapo et vous appartenez aux services secrets américains et britanniques. »

De ma vie, je n'avais entendu dire en une phrase autant de stupidités.

« Je n'ai jamais été l'agent de qui que ce soit, répliquai-je après m'être remis de ma surprise. Ni de la Gestapo ni des services britanniques ou américains. »

— Nous sommes renseignés, dit le lieutenant-colonel. Vous

avez travaillé comme espion pour les puissances occidentales. »

Il posa la main sur une énorme serviette de cuir rouge.

« ... Et les preuves sont ici ! »

— Rien ne peut prouver que j'ai espionné.

— Vous niez ? jeta l'officier en fronçant les sourcils.

— A quoi bon discuter ? dit le civil, conciliant. Nous savons fort bien que vous avez travaillé contre nous. En refusant d'avouer, vous ne faites qu'aggraver votre cas. Dans votre intérêt même...

— Je vous répète que je suis innocent.

— Vous n'avez rien d'autre à nous dire ?

— Non.

— Nous allons vous donner le temps de la réflexion. »

Les officiers se levèrent. On me ramena dans ma cellule et je me retrouvai seul avec mes innombrables puces.

Le second interrogatoire eut lieu huit jours plus tard. Un jeune homme d'une trentaine d'années me fit comparaître devant lui.

« Eh bien ! avez-vous réfléchi ? »

— Je suis innocent. C'est tout.

— Vous n'êtes pas disposé à avouer ?

— Avouer quoi ? Je ne peux pas reconnaître ce que je n'ai pas fait. Je suis innocent.

— Savez-vous que vous êtes ici aux mains du N. K. V. D. ?

— Je suis convaincu que le N. K. V. D. considère de son devoir de mener une enquête impartiale.

— Nous pouvons prouver que vous avez espionné pour le compte des puissances occidentales.

— Alors, faites-le ! Sortez vos preuves ! Quand j'étais prisonnier de la Gestapo, on a ouvert mon dossier, on m'a dit ce qu'on me reprochait. »

Du coup, le jeune homme perdit son sang-froid et, bondissant de sa chaise :

« Comment osez-vous nous comparer à la Gestapo ? C'était une organisation criminelle. Pour cette impudence, vous mériteriez qu'on vous laisse pourrir en cellule ! »

— Cela aussi, je l'ai entendu, à la Gestapo. »

Décrochant son téléphone, il jeta un ordre. Les gardiens vinrent me chercher. On me donnait une semaine pour réfléchir à mes crimes supposés.

Au troisième interrogatoire, je trouvai le civil que j'avais vu la première fois très occupé à rédiger un procès-verbal.

Question : A quelle date les services secrets américains vous ont-ils recruté comme espion ?

Réponse : Je n'ai jamais été recruté par les services américains.

Question : A quelle date les services secrets britanniques vous ont-ils recruté comme espion ?

Réponse : Je n'ai jamais été recruté par les services britanniques.

La Gestapo ne les intéressait plus. La journée se passa à jouer ce jeu monotone de questions et de réponses. Comme je signalais le procès-verbal, le civil me dit :

« Vous feriez mieux de nous dire la vérité. Nous n'avons pas l'intention de perdre notre temps avec vous. Nous nous reverrons ce soir. »

Deux heures plus tard, un gardien me prit en charge. Une voiture cellulaire attendait dans la cour. On m'enferma dans un compartiment et l'on m'emmena dans les rues obscures, vers une destination inconnue.

Ma nouvelle prison était un bâtiment de brique rouge éclairé comme en plein jour par de nombreux projecteurs. Des murs de béton, des préaux, des tours de surveillance. On me fit entrer dans une salle de garde.

« *Kak familia ?* »

On inscrit mon nom dans un livre.

« *Davaï !* »

Je descendis au sous-sol entre deux gardiens. Une lourde porte de fer s'ouvrit. Des couloirs vides, des cellules numérotées. On me poussa dans l'une d'elles. Elle était fort exigüe ; on y voyait quatre couchettes superposées deux à deux, dont l'une était libre.

L'un des prisonniers se leva et nous nous présentâmes. Il s'appelait Twyrdy.

« Où suis-je ? lui demandai-je. »

— Dans la prison centrale du N. K. V. D. à Hohenschönhausen. Quelque chose comme la Loubianka à Moscou.

— Combien de prisonniers sommes-nous ici ?

— Environ quatre cents.

— Depuis combien de temps y êtes-vous ?

— Quatorze mois. »

Je laissai voir ma stupéfaction.

« Ce n'est rien. Certains sont ici depuis trois ans. »

On frappa brutalement à la porte.

« Il est interdit de parler la nuit, dit Twyrdy. Prenez la couchette vide voisine de la mienne et tâchez de dormir. Demain, nous causerons. »

Je m'allongeai sur la planche. Pas de paille, ni de couverture, ni d'oreiller. Le lendemain matin, Twyrdy me mit au courant

du régime de la prison. Six heures : lever et toilette. Il fallait faire vite, en raison du nombre très restreint de lavabos. Matin et soir, soupe aux choux. Ration journalière de pain : quatre cents grammes. A dix heures du matin : interrogatoires pouvant durer jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. A huit heures du soir : interrogatoires de nuit se prolongeant jusqu'à deux, trois, quatre heures ou même davantage. Interdiction de dormir dans la journée.

Tard dans l'après-midi, la porte de notre cellule s'ouvrit.

« *Kak familia ?* »

Je donnai mon nom.

« *Davaï !* »

A la porte, on me lia les mains derrière le dos. Le gardien appuya sur un bouton électrique. Des lampes vertes s'allumèrent dans le couloir. C'était le signal indiquant qu'on conduisait un prisonnier à l'instruction. Deux prisonniers ne doivent pas se croiser dans un couloir.

Une grille de fer s'ouvrit. Le gardien me fit monter quelques marches et frappa à une porte de fer avec sa clef. Elle s'ouvrit et une puissante odeur de fumée de cigarettes, de parfum à bon marché et de cuisine froide me suffoqua. Un couloir tapissé nous conduisit à une porte. Le gardien frappa, entra et demanda :

« *Mojno ?* » (Peut-il entrer ?)

— *Davaï !*

La pièce était vaste et le parquet couvert d'un épais tapis. Un grand bureau avait été placé devant la fenêtre et un coffre-fort occupait un coin. Un divan et quelques chaises. Les fenêtres étaient fortement grillées.

« Asseyez-vous », me dit un civil qui parlait l'allemand avec un fort accent russe.

Derrière le bureau était assis un lieutenant-colonel d'artillerie.

Je pris place sur une chaise près de la porte. Les deux hommes m'observaient comme l'araignée une mouche.

Le lieutenant-colonel alluma une cigarette.

« Nous savons exactement qui vous êtes, me dit-il. Vous avez appartenu à la Gestapo, puis aux services secrets américains et britanniques. Vous êtes un menteur obstiné. Jusqu'ici, nous avons employé avec vous la douceur, mais vous n'en avez tenu aucun compte. Ici, vous allez tout dire, nous faire une confession complète. »

— Je suis, répliquai-je, tout aussi intéressé que vous à ce que la vérité se fasse jour. Je vous implore de pousser l'enquête à fond et vous pourrez vous convaincre que je n'ai jamais été agent de la Gestapo, pas plus que des services britanniques ou américains. »

Les deux hommes éclatèrent de rire.

« Vos ruses ne vous seront d'aucun secours ici ! »

Le lieutenant-colonel prit une feuille de papier et se mit à écrire.

Question : Avez-vous été un agent des services secrets américains ?

Réponse : Non. Jamais.

« Je sais que vous l'avez été et je ne transcrirai donc pas votre réponse. »

Posant sa plume, il se leva.

« Vous reconnaissez avoir été un agent des Américains ? »

— Je n'ai rien à reconnaître. »

Ces deux phrases furent répétées environ une cinquantaine de fois. Puis l'interrogatoire du matin prit fin.

Ayant réintégré sa cellule, je mis Twyrdy au courant.

« Sale affaire, me dit-il. Pour qu'un lieutenant-colonel se dérange en personne, il faut qu'on attache une grosse importance à votre cas. Ils doivent avoir eu vent de quelque chose. Quel est le nom de votre lieutenant-colonel ? »

— Au téléphone, il répond : *Slouchaïou vas*. »

Twyrdy se mit à rire.

« Ce n'est pas un nom, me dit-il. Cela veut dire « j'écoute » ou « allô » en russe. »

Nous décidâmes cependant, pour plus de simplicité, d'appeler le lieutenant-colonel « *Slouchaïou vas* ».

Dans la soirée, on vint me chercher. Et, jusqu'au matin, les mêmes questions, suivies des mêmes réponses :

« Avouez que... »

— Je nie... »

On nous réveilla à six heures. Je demandai à Twyrdy ce qui, d'après lui, allait se passer.

« C'est très simple, me répondit-il. *Slouchaïou vas* ne va pas vous laisser dormir plus de deux heures par nuit. C'est tout le secret de la méthode employée ici. Après quinze jours de ce régime, vous êtes épuisé au point de ne plus savoir votre propre nom. »

Le lendemain, je fus interrogé de nouveau, de neuf à deux heures de l'après-midi, et de cinq heures du soir à quatre heures du matin.

« Avouez que... avouez que... »

J'étais malade. Un an d'emprisonnement sous le régime de la Gestapo et un travail forcené depuis 1945 avaient compromis ma santé. Au bout de quatre jours d'interrogatoires, je me trouvai

épuisé. Il m'était impossible de supporter plus longtemps le manque de sommeil.

Il était inutile de jouer plus longtemps le jeu de *Slouchaïou vas*. Il me fallait changer de tactique.

Le lendemain matin, je dis à *Slouchaïou vas* :

« J'ai compris que mes mensonges ne me menaient à rien. Je vais dire la vérité. »

— Vous êtes un agent américain ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Et vous travaillez aussi pour les Britanniques ?

— Bien entendu.

— Vous avez été un agent de la Gestapo ?

— Oui. »

Slouchaïou vas était ravi.

« Voulez-vous manger quelque chose ? »

— Pourquoi ?

— N'avez-vous pas faim ?

— Si. Bien évidemment.

— Vous allez manger ici même. »

Il décrocha le téléphone et, quelques minutes plus tard, le gardien entra, portant un grand plateau. Un *bortch* avec beaucoup de viande, une bouillie de millet avec du beurre, du pain, du saucisson, du thé. Mon premier repas convenable depuis six semaines. Je mangeai tout, jusqu'à la dernière miette.

Quand j'eus fini, on reprit l'interrogatoire. Mes deux instructeurs se montraient très aimables, joviaux même.

« Quand êtes-vous devenu agent de la Gestapo ? »

— En 1942.

— Non, plus tôt que cela.

— En 1941.

— En 1940... en 1939... »

Nous finîmes par tomber d'accord sur 1938.

« Quand êtes-vous devenu agent américain ? »

— En 1947.

— Mais non ! Bien avant cela !

— En 1946.

— Plus tôt encore.

— En 1945. »

Agent britannique, je l'étais devenu en 1947.

« Pourquoi travailliez-vous pour deux services secrets ? »

— Parce qu'un seul ne payait pas assez. »

Cela parut plausible.

« Combien les Américains vous donnaient-ils ? »

Combien un agent secret recevait-il, d'ordinaire ? Je l'ignorais absolument. A tout hasard, je répondis :

« Deux mille marks.

— Plus que cela, dit Slouchaïou vas.

— Trois mille... quatre mille... cinq mille marks.

— Et vous receviez aussi des colis ?

— Bien sûr.

— Et des cigarettes ?

— Evidemment.

— Que faisiez-vous de l'argent ?

— Je prenais du bon temps ! Les femmes, les bars, les voitures... enfin, vous voyez... »

Slouchaïou vas opinait du bonnet. Il savait évidemment comment les agents emploient leur argent.

Quelques semaines avant mon arrestation, j'avais tenté d'écrire une comédie. J'en avais encore en tête les grandes lignes, ce qui me permit d'imaginer sans trop de peine un récit fantaisiste et de satisfaire mon tourmenteur. Mais il était essentiel de ne pas se couper et de servir à Slouchaïou vas un récit cohérent.

« Le nombre de mes crimes envers l'Union Soviétique est si grand, lui dis-je, qu'il m'est impossible de tout exposer de mémoire. Laissez-moi prendre quelques notes. Cela m'épargnera des omissions fâcheuses. Et je tiens à ce que ma confession soit complète. »

Slouchaïou vas fit apporter une table immédiatement. On posa devant moi une pile de papier blanc et l'interprète tailla pour moi un crayon neuf. J'inscrivis aussitôt le nom de mes principaux personnages.

McAllister
Spenlowe
Wensley
Hector

} officiers du service secret américain

Miss Kavanagh
Miss Esther Davis
Miss Spottiswood

} agents du service secret américain

J'empruntais ces noms à un roman que j'avais lu il y avait une dizaine d'années, appelé *The Beachcomber*, de William McFee. Je m'efforçai de me souvenir des différents personnages tels que l'auteur les décrivait, et je leur donnai tous les traits de caractère qu'on s'attend à trouver chez un espion capitaliste. Le gangster le plus endurci eût semblé un enfant de chœur en comparaison.

Slouchaïou vas voulait savoir où je rencontrais mes employeurs.

Je semai généreusement Berlin d'une série de lieux de rendez-vous, cafés, bars et restaurants. C'était là qu'on me « donnait mes instructions » et que je « recevais le prix de mes services ».

« Et quand McAllister n'était pas là ?

— Je me rendais alors à certaine maison dans une certaine rue de Berlin-Zehlendorf. Je sonnais. Deux coups brefs et un coup long. Une vieille femme venait m'ouvrir, à laquelle je disais : « Pourrais-je parler à Herr Schultz, je vous prie ? »... Et, le même soir, McAllister m'attendait à huit heures précises au coin de la rue, dans sa Buick.

— Quelle rue ?

Je ne me souvenais pas exactement. Slouchaïou vas vint dérouler sur la table une énorme carte de Berlin. Nous cherchâmes ensemble la rue où vivait la vieille femme.

McAllister était l'étoile de cette comédie. Au bout de quinze jours, je n'arrivais plus à croire que McAllister n'existait que dans mon imagination. Parfois, la nuit, dans ma cellule, je lui parlais.

« Cher ami, lui disais-je, pardonnez-moi de vous avoir débarqué de votre navire ! Vous y meniez une vie si agréable, comme second, avec, à vos côtés, votre belle amie Elli Phaleres ! Vous venez maintenant en tête de la liste noire des ennemis du N. K. V. D. On vous recherche. Slouchaïou vas croit que vous travaillez sous plusieurs faux noms. »

Et, de fait, Slouchaïou vas se donnait un mal infini pour identifier McAllister. Une nuit, il aligna devant moi plus de cent photographies de membres supposés du service secret américain, et je perdis deux heures à les examiner, une par une. Slouchaïou vas était très désappointé.

« Ce McAllister, me dit-il, doit être très fort. »

Ce ne fut que cinq ans plus tard, quand j'en vins à écrire ce livre, que, feuilletant *The Beachcomber* d'une main distraite, je m'aperçus que mon héros ne s'appelait nullement McAllister, mais Sidney Nevile ; je ne sais pas encore aujourd'hui d'où j'ai tiré le nom de McAllister. Peut-être avais-je le désir inconscient de protéger Sidney Nevile des sourdes menaces de Slouchaïou vas. Et celui-ci, ce maître du contre-espionnage russe, n'avait-il pas raison de soutenir que McAllister n'était pas le vrai nom de son adversaire ?

Une nuit, Danilov, le chef de Slouchaïou vas, fit son entrée dans le bureau. Il m'observa longtemps, me toisa de ses yeux gris et s'assit. Sa visite laissait prévoir de nouvelles questions.

« Donnez-moi les noms de vos agents. »

Je prétextai de mon épuisement.

« Pas ce soir ; demain, si vous le permettez. Aujourd'hui, je suis très fatigué. D'ailleurs, ma mémoire s'affaiblit depuis que je suis en prison. Je pourrais oublier un nom et vous m'en voudriez par la suite. Je voudrais avoir toute la nuit pour réfléchir en paix.

— Combien d'agents aviez-vous ?

— Je ne me rappelle plus très bien. Il me faudra en faire le compte.

— Vous gardez les noms de vos agents présents à votre esprit sous forme d'un poème. Dites-nous ce poème.

— Demain. »

A la fin, il céda.

J'en parlai à Twyrdy le lendemain matin.

« Un espion de votre classe a au moins vingt agents », me dit-il.

Que faire ? Je résolus de livrer d'abord dix noms. Peut-être Danilov s'en contenterait-il.

Danilov reparut la nuit suivante.

« Alors ? »

Je lui donnai dix noms de gens qui, je le savais, s'étaient enfuis en zone occidentale et ne reviendraient pas à Berlin-Est.

« C'est tout ? demanda Danilov.

— Oui.

— Un homme comme vous ? Dix agents seulement ? »

Il partit d'un grand éclat de rire, en se balançant sur sa chaise, les mains dans les poches.

« Réfléchissez. Nous en reparlerons ce soir. »

Je dis à Twyrdy que dix agents ne suffisaient pas. D'ailleurs, je ne pouvais pas dénoncer seulement des évadés de la zone soviétique. Danilov voulait procéder à quelques arrestations.

« Avez-vous réfléchi ? » me demanda-t-il le lendemain.

J'avais réfléchi, en effet. Je lui donnai les noms de huit membres du secrétariat général du parti socialiste unifié, auxquels, pensais-je, cela ne ferait pas de mal de se voir infliger le traitement que je subissais moi-même.

Cela parut le satisfaire.

D'une façon générale, j'acceptais sans discuter les suggestions de Slouchaïou vas.

Au bout d'un mois, nos efforts combinés avaient donné naissance à un magnifique dossier dépourvu de tout sens. J'étais devenu un maître espion.

En 1938, j'avais été recruté par la Gestapo. J'avais d'abord travaillé pour elle contre les catholiques, puis contre les communis-

tes actifs. Pendant la guerre, j'étais devenu un de ses agents secrets. En 1944, j'avais fait tomber dans ses mains tout un groupe. Il y avait eu des douzaines d'exécutions.

En 1945, à l'entrée des Américains en Allemagne, j'avais offert mes services à l'envahisseur. Agent secret, j'avais occupé des postes élevés dans l'administration de la zone orientale. J'avais des attaches au secrétariat du parti socialiste unifié et dans l'administration centrale de la zone d'occupation russe.

Un jour, la porte s'ouvrit et un civil habillé de gris entra. Les deux juges instructeurs bondirent sur leurs pieds et se mirent au garde-à-vous.

« Levez-vous », me dit l'interprète.

J'obéis.

Le civil était un individu de taille moyenne, avec d'épais cheveux gris et une tête qui rappelait celle de Gengis khan. De ce que m'avait dit Twyrdy, je sus que je me trouvais en présence du général. Il s'assit sur le divan et me jeta un regard de dédain.

« Vous êtes un fasciste.

— Oui, mon général. »

Un temps.

« Vous parlez couramment le russe.

— Je n'en sais que deux mots.

— Dites-m'en un.

— *Goloubtchik*.

— Vous en connaissez le sens ?

— Oui, mon général. Cela signifie *pigeon*. »

Il me regardait, méfiant.

« Si vous connaissez le mot *goloubtchik* (1), c'est que vous en savez davantage. Vous travaillez depuis quatre ans contre les Soviétiques. Nous savons que vous parlez parfaitement le russe.

— J'avais de si bons interprètes qu'il ne m'était pas nécessaire de dire un seul mot de russe. »

Un silence.

« Connaissez-vous des communistes ayant émigré vers l'Ouest ? »

Je lui fournis quelques noms.

« Avez-vous reçu des renseignements de ces gens ?

— Pour autant qu'il est possible de se documenter de vive voix, oui.

— Que pensent-ils de l'administration soviétique en Allemagne ?

(1) Pigeon se dit *goloub* ; *goloubtchik* est un nom d'amitié, correspondant au « pitchoun » provençal.

— Elle les désespère. »

Le général paraissait le savoir déjà. Il ne me demanda pas les raisons de ce désespoir.

« Certains d'entre eux sont-ils en contact avec le service secret des puissances occidentales ? »

— Je ne sais pas.

— Comment avez-vous appris ce mot de *goloubtchik* ?

— Je le tiens d'une Russe blanche, du temps que j'étais étudiant.

— Qui était cette femme ?

— La veuve d'un amiral tsariste de la flotte de la Baltique, l'amiral Ivanov.

— Quand l'avez-vous connue ?

— En 1935. »

Il voyait parfaitement que je mentais. Il m'observa longtemps, en silence. Puis, il donna à Slouchaïou ses instructions. Il écrivait ses ordres sur un bout de papier. Le colonel lui répondait de la même façon. Ils échangèrent ainsi des petits papiers, un bout de temps. Pour finir, le général, prenant un crayon, entoura quelques mots d'un cercle. En sortant, il me lança :

« Dites tout ce que vous savez ! Nous finirons peut-être par nous entendre. »

Slouchaïou vas l'accompagna dans le couloir et rentra quelques minutes plus tard.

« Le chef est très satisfait de votre confession. »

— Comment saviez-vous qu'il est général ? me demanda l'interprète.

— Un bon espion doit tout savoir, dis-je.

— Vous vous êtes déjà rencontrés quelque part ? »

Au début de ma fantastique confession, j'avais espéré que Slouchaïou vas s'apercevrait très vite de son absurdité. Mais je me trompais. Ce garçon était capable d'accepter n'importe quelle stupidité. Je résolus alors d'attendre la visite du général et de me rétracter. Le général voyait personnellement tous les espions d'importance, m'avait assuré Twyrdy.

Mais, en présence du général, je compris que toute tentative de rétractation échouerait. Après tout, Slouchaïou vas et ses collègues étaient les créatures du général, qui avait imaginé lui-même la méthode d'instruction.

J'avais l'impression d'être tombé aux mains d'une bande de chasseurs de têtes atteints de folie. A quoi bon s'illusionner ? Leur chef, le général, était évidemment aussi fou que les autres...

Je me rappelais une histoire de fous, une histoire vraie : le médecin de service à l'asile avait, dans ses attributions, la surveillance de la cuisine. Un jour, trois cuisiniers, des malades jugés inoffensifs, s'étaient jetés sur lui, lui déclarant leur intention de le faire cuire. La soupe était trop claire ; l'unique moyen de l'épaissir était de lui ajouter un beau morceau de viande. Le médecin comprit aussitôt qu'il était inutile de discuter ou même de résister par la force. Il accepta donc la proposition, tout en faisant remarquer que le bouillon serait moins bon s'il gardait sa blouse, ses vêtements et ses chaussures. Les fous en convinrent et le libérèrent pour lui permettre de se déshabiller. Il en profita pour sauter par la fenêtre et atterrit sur une plate-bande sans autre dommage qu'un bras cassé et quelques contusions. Mais, ce jour-là, il ne fut pas bouilli.

Je ne savais pas au juste quand je pourrais à mon tour passer par la fenêtre et échapper à mes fous. Pour le moment, je ne pouvais rien faire d'autre que de laisser gonfler ce ballon de crimes supposés. Quelque jour, j'aurais peut-être la chance d'en pouvoir approcher une cigarette allumée.

Au début de ma première entrevue avec mon nouveau juge d'instruction, le jeune sous-lieutenant Pakhanov, celui-ci me déclara, à ma grande surprise, que je n'avais guère confessé que dix pour cent de mes crimes.

« Vous allez compléter votre confession. Je saurai bien vous forcer à parler. »

Je me trouvais dans une situation difficile : à force d'imagination, j'étais parvenu à édifier une construction qui reposait entièrement sur la logique personnelle de Slouchaïou vas. Y ajouter me semblait impossible.

Pakhanov reprit toute l'affaire point par point. Il était ambitieux, et il débutait. Peut-être était-ce sa première affaire. Aussi voulait-il montrer sa valeur. Et cette nouvelle section, la sienne, avec sa nuée de commandants, capitaines et lieutenants, et leur chef, le lieutenant-colonel Tchijenko, brûlait de surpasser la section Danilov.

Comme je montrais peu d'empressement, Pakhanov se mit en devoir de m'aider.

« Vous avez eu des rapports avec la Gestapo avant 1938. »

Excellente idée ! Dans la matinée, je fis mine de résister, pour la forme. Je niai, mais mollement : un espion démasqué n'est pas sans éprouver quelques inquiétudes. Pakhanov insista. Vers le soir, je lui avouai qu'en réalité je travaillais avec la Gestapo depuis 1934.

C'était un bon début. Pakhanov exultait. Il rédigea une nouvelle confession dans laquelle je reconnus n'avoir pas dit toute la vérité. Je n'avais pas osé dévoiler « toute l'étendue de mes crimes ».

Nous remplaçâmes donc 1938 par 1934, l'année de ma rentrée en Allemagne. Mon travail pour la Gestapo n'était que le prix dont j'avais payé mon retour au pays. Au total, j'avais donc été onze ans à la solde de la Gestapo.

Pakhanov voulait savoir combien d'antifascistes j'avais fait tomber aux mains de la Gestapo pendant la durée de mon service.

« Je ne sais pas au juste, répondis-je. Peut-être deux cents.

— Mais vous en avez fait arrêter plus de cent rien qu'en 1944 !

— Alors, cela doit être davantage. Je n'ai pas pris de notes. »

Quand je signai ma nouvelle confession, le chiffre de mes victimes atteignait trois cent cinquante.

« Un criminel de votre espèce devrait être chargé de chaînes. »

Il n'en reconnaissait pas moins l'habileté de la Gestapo. Pour mieux camoufler mes activités, elle m'avait fait arrêter et renvoyer devant le Tribunal populaire avec instructions de ne me condamner qu'à une peine légère. Toutefois, ce jeu, si subtil qu'il fût, ne pouvait tromper une intelligence aussi vive que celle du lieutenant Pakhanov. Il suffisait d'un ou deux légers indices pour permettre à un garçon de sa valeur de voir clair. D'ailleurs, au cours de ma détention, j'avais été autorisé par trois fois à voir ma femme. J'avais reçu deux lettres et, finalement, on m'avait libéré au mois de mars 1945. La ruse éclatait aux yeux clairvoyants de mon juge.

A la différence de Slouchafou vas, qui n'avait fait que résumer mes crimes, Pakhanov s'intéressait aux détails. Un jour, il me demanda de dessiner la maison dans laquelle je rencontrais habituellement McAllister. Il me donna une grande feuille de papier, un crayon, et je dus représenter de mon mieux une maison qui n'existait pas, dans une rue que je n'avais jamais vue et dont je n'avais entendu parler que par hasard.

Mais la maison que je dessina existait depuis longtemps dans mon esprit. Elle était l'œuvre d'un architecte avec lequel j'avais partagé une cellule au quartier général de la police, Alexanderplatz, au mois de décembre 1944. La maison n'avait pas été construite. Elle était très au-dessus de mes modestes moyens, mais n'en demeurait pas moins l'expression de mes conceptions architecturales et était équipée de tous les perfectionnements de la technique moderne. J'en reproduisis d'abord la façade. Je lui donnai de larges fenêtres et un balcon spacieux. J'aime beaucoup les balcons. Mon camarade architecte n'était pas de mon avis et me les avait refusés en 1944 pour des raisons d'esthétique. Mais je pouvais maintenant

donner libre cours à mes facultés créatrices. Le premier étage était entouré d'un grand balcon.

De temps à autre, Pakhanov posait la *Pravda* qu'il lisait et venait s'assurer de mes progrès. Je n'ai jamais été fort en dessin. Mon travail ne le satisfaisait pas. Il m'apporta une règle pour que les murs, au moins, fussent droits. Il désirait aussi avoir une idée des environs immédiats de la maison. Généreusement, je représentai une pelouse et quelques rochers artificiels.

« Et la barrière ? »

Je la dessinai, tant bien que mal.

« Bois ou fer ? »

— En fer.

— Et la poignée de porte ?

— Il n'y en avait pas. »

Pakhanov me tendit une nouvelle feuille blanche.

« Faites-moi maintenant le plan du rez-de-chaussée. »

Mes souvenirs étaient très précis. J'esquissai un grand vestibule central avec une cheminée et un portemanteau, une salle de bains, une cuisine et toute une série de pièces.

Pakhanov voulait savoir dans laquelle McAllister me recevait. Je la marquai d'une croix rouge.

« Vous n'êtes pas très fort en dessin », me dit-il en examinant mon œuvre d'un œil critique.

Il passa le reste de la nuit à recopier mes esquisses et me montra son travail vers deux heures du matin, au moment où nous nous quittions.

« Est-ce bien cela ? »

— Tout à fait. Vous avez un joli coup de crayon. »

Un jour, Tchijenko en personne m'envoya chercher. Je le trouvai dans un bureau garni de tapis persans authentiques et de grands fauteuils de cuir. Il était petit, mince et blond. Il se parfumait. Il avait un visage gras et mou. On imaginait mal qu'il fût l'un des bouchers en chef du N. K. V. D. en Allemagne.

« Nous allons clore votre instruction et vous envoyer le plus vite possible devant vos juges. Avez-vous quelque chose à ajouter à vos déclarations ? »

— Oui, mon colonel.

— Quoi donc ?

— Je déclare ici solennellement qu'il n'y a rien de vrai dans mes soi-disant aveux. Ce sont simplement les produits de l'imagination malade de vos officiers. Je n'ai jamais été espion, ni de

la Gestapo, ni des services secrets américains ou britanniques. Ce sont vos collaborateurs qui ont fait de moi un criminel.»
Il bondit de son fauteuil.

« Svolotch ! (1) »

La femme-interprète traduisit consciencieusement :

« Le lieutenant-colonel dit que vous êtes un cochon. »

Tchijenko écuma, et l'interprète reprit :

« Le lieutenant-colonel dit qu'on devrait vous casser la figure ! »

Puis elle abandonna.

« Et si je mettais sous vos yeux les aveux de vos propres agents, de tous ceux qui ont reconnu avoir travaillé pour vous ? »

— Cela prouverait tout simplement que vous avez menacé ces gens de représailles, comme je l'ai été moi-même.

— De quelles représailles vous a-t-on menacé ?

— Vous connaissez mieux que moi le répertoire dont vous disposez ! »

Il se jeta sur la porte et l'ouvrit. L'interprète me ramena chez Pakhanov qui fut appelé à son tour chez Tchijenko. Il en revint au bout de cinq minutes, très pâle, et alla se planter sans un mot à la fenêtre, les poings dans les poches.

Il me faisait de la peine. Il avait passé des semaines à compiler soigneusement mes aveux, fait passer le nombre de mes victimes de deux cents à trois cent cinquante. Il avait dessiné la jolie petite maison à clôture et à balcon. À force de travail — et d'imagination — il avait dévoilé les machinations diaboliques d'un espion anglo-américain. Et voilà que tout l'édifice s'écroulait ! Il perdrait sans doute la prime promise à tout officier ayant mené à bien une instruction délicate. Tchijenko lui donnerait de mauvaises notes. Pas de promotion à espérer. Ses méthodes infaillibles l'avaient conduit à l'échec. La situation était nouvelle, imprévue. Que faire ? Il téléphona au sous-sol. Trois minutes plus tard, j'étais dans ma cellule, curieux de savoir ce qui allait advenir.

Chose inattendue, on me laissa tranquille quinze jours. Je continuais à recevoir double ration. Puis, je fus reconduit devant Pakhanov. Je lus sur son visage une froide détermination.

« Nous reconnaissons que vous vous êtes rétracté, me dit-il, mais nous ne changeons cependant pas un mot à vos déclarations, parce que tout y est vrai. »

Je répondis que je n'avais rien à ajouter à ce que j'avais dit au lieutenant-colonel Tchijenko.

(1) Saligaud, sagouin. Gros mot très courant.

« Vous serez surpris de ce que vous trouverez bientôt à ajouter à vos aveux. »

Décrochant le téléphone, il parla au directeur de la prison. Je saisis au passage le mot de « cellule de détention ».

Je me déshabillai dans la salle de bains. Le gardien prit mes souliers et mes chaussettes, mon veston et mon pantalon et les jeta dans un coin, sous le lavabo. Je ne gardai sur moi que mon caleçon.

« Davaï ! »

La cellule de détention avait un mètre de large, trois de long et deux de haut. C'était une sorte de cercueil violemment éclairé par une lampe de plusieurs centaines de watts. D'une ouverture grillée pratiquée dans le plafond venait le ronflement d'un ventilateur aspirant l'air du sous-sol. Les murs de ce réfrigérateur de béton étaient couverts d'inscriptions. Des prisonniers de tous pays avaient inscrit leurs noms ou crié leur foi. Un « S. O. S. », l'étoile de David, une croix gammée, « *Jeszcze Polska nie zginela* (1) », et l'insigne des SS y voisinaient. Sur le mur extérieur étaient gravés ces mots en grosses lettres latines : « *Il est interdit de pleurer.* » Une planche courait le long du mur, au fond. Elle était trop étroite pour qu'on pût s'y asseoir, tout juste assez large pour qu'on pût s'y percher. Le ventilateur tournait sans arrêt. Frissonnant, je compris qu'il était essentiel de ne pas rester immobile dans ce courant d'air glacé. Je me mis à marcher — trois pas en avant, trois pas en arrière — tout en me frictionnant vigoureusement les bras et la poitrine. Rien n'y fit. Au bout d'une heure, mes pieds étaient insensibles.

Twyrdy avait tenu vingt-huit jours dans cette cellule. C'était un record. Il faut dire qu'il s'était trouvé en excellente santé lors de son arrestation. Tandis que moi, j'étais malade. J'avais des douleurs au cœur et des palpitations. Mes jambes étaient enflées.

Dans la soirée, le gardien vint ouvrir la porte.

« *Kak familia? Davaï !* »

Je m'habillai et l'on me mena chez Pakhanov. Il se montra très aimable.

« Avez-vous quelque chose à nous dire ? »

— Non.

— Dans ce cas, il me paraît inutile de prolonger l'entretien. »

Il signa mon laissez-passer et on me ramena en cellule. Cette brève conversation devait se répéter à intervalles réguliers pendant neuf jours.

(1) La Pologne n'est pas encore à terre.

Les rations, dans cette cellule de détention, étaient inférieures à la normale. Matin et soir le gardien m'apportait une cruche d'eau et, tous les deux jours, je recevais trois cents grammes de pain. C'était, je le savais aussi, une forme de détention relativement douce. Les prisonniers étaient parfois enchaînés. Avoir les mains liées par-devant est encore supportable. Etre enchaîné les mains au dos est infiniment plus déplaisant. Parfois aussi, on inonde la cellule d'une couche d'eau d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur, ou on douche le prisonnier à l'eau froide à intervalles réguliers. J'ai connu une femme qui a passé trois semaines, nue, les mains liées au dos, dans une cellule de ce genre, sans qu'on parvienne à lui faire donner le nom d'un homme recherché par la police politique.

Quant à moi, mon état physique s'aggravait chaque jour. Mes jambes enflaient et ma peau se fendait autour d'énormes plaies à vif. De temps à autre, je me sentais sur le point de défaillir. Je n'entendais plus que vaguement les bruits extérieurs. Les jours s'écoulaient, lentement. Pour les compter, je faisais des marques au mur avec mes ongles.

Au cours de la neuvième nuit, j'entendis parler dans le couloir, devant ma cellule, en allemand et en russe. Il s'agissait d'une exécution imminente, la mienne. On allait me pendre. Un homme, venu pour me photographier, me regarda par le judas et se déclara satisfait de mon apparence. On lui fit remarquer, en allemand, qu'il faudrait prendre trois photos, avant, pendant et après l'exécution.

La scène était fort bien montée et ce n'est que plus tard que je compris qu'on voulait ainsi me démoraliser. Mais, sur le moment, après neuf nuits sans sommeil, souffrant d'une forte fièvre, j'étais bien incapable de juger de la gravité de la situation.

J'étais résolu à ne pas me laisser achever. La plupart des prisonniers cachent sur eux, à cette fin, quelque instrument primitif. Je sortis un clou bien aiguisé que j'avais dissimulé dans une couture de mon caleçon et me mis en devoir de me sectionner l'artère radiale, au poignet gauche. Ce n'était pas facile, d'autant qu'il me fallait interrompre l'opération à l'approche du gardien.

Je me souvenais d'une histoire lue vingt ans auparavant dans le *Berliner Illustrierte*. Une jeune fille s'ouvrait une artère dans son bain. Son récit m'avait frappé : un bourdonnement continu lui avait emplis les oreilles, au fur et à mesure qu'elle se vidait de son sang. Il s'était fait de plus en plus aigu, puis elle avait sombré dans l'inconscience. J'étais curieux de tenter l'expérience à mon

tour et de savoir si je percevais, moi aussi, ce bourdonnement ou si cela n'avait été rien d'autre qu'une figure de rhétorique.

De fait, dès que le sang coula, le ronflement vint, s'amplifia, se fit plus aigu et je sus que j'allais perdre la connaissance et la vie. Je me sentis incroyablement soulagé, et léger. C'est avec un sentiment de profonde satisfaction que je m'endormis.

Quand je revins à moi, je me trouvais lié, couché sur le sol, hors de ma cellule. Mon bras était bandé. J'étais seul. La corde était lâche et je m'en débarrassai. Les gardiens avaient disparu ; ils avaient dû aller informer leurs chefs.

Au bout du couloir, le dernier des cinq gardiens s'affairait à inspecter les cellules. Il allait lentement de l'une à l'autre en me tournant le dos. J'éprouvai soudain l'envie irrésistible de le tuer. Il était à une quinzaine de mètres de moi. Je me relevai et courus à lui. J'étais encore à quelques pas de lui quand il entendit le claquement de mes pieds nus sur le ciment. Il se retourna et me vit nu, hirsute, couvert de sang. Sa stupéfaction et sa peur furent si fortes qu'il ne put que pousser un véritable cri de bête, comme celui d'un veau à l'abattoir. L'instant d'après, je lui entourais le cou de mes mains et, le renversant à terre, je m'efforçais de l'étrangler. Mes forces étaient décuplées. Il se défendait de son mieux, mais sans espoir. Déjà, son visage bleuissait, les yeux lui sortaient de la tête. Soudain, je me sentis tiré en arrière : les gardiens étaient revenus. Je me retournai contre eux, bien que devant fatalement succomber sous le nombre. Ils reculèrent. Je ne voyais rien que l'ovale pâle de leurs visages et je frappais de toutes mes forces. Ils cherchaient à m'immobiliser. M'adossant au mur, je continuai à taper comme un sourd, et eux n'osaient pas en finir trop brutalement avec moi ; mais, lentement, ils m'accablèrent dans un coin. Un gardien alla chercher la table roulante qui servait à la distribution des gamelles. La poussant devant eux, ils me réduisirent à l'impuissance. Derechef, je m'évanouis.

Quand je rouvris les yeux, une femme-médecin se pencha sur moi.

« Pourquoi avez-vous fait cela ? » me demanda-t-elle en allemand.

Le cuisinier apporta deux tartines de pain fortement beurrées. « Mangez », dit le médecin.

Cela m'était impossible. Elle me fit boire un mélange d'alcool et d'éther. Puis, comprenant soudain qu'il fallait compenser le sang que j'avais perdu, elle ouvrit une série de petites fioles de glucose et en mélangea le contenu avec de l'eau. Je bus, tandis

qu'un de ceux qui avaient joué la comédie de l'exécution surveillait la scène, cigarette aux lèvres.

On me donna mes vêtements que je fus autorisé à remettre, on me porta dans une cellule vide et l'on me donna trois couvertures.

« Allongez-vous et tâchez de dormir », me dit la femme-médecin.

Le lendemain matin, on me mena à l'infirmerie où on me fit boire un mélange d'eau et de vodka. Le gardien que j'avais attaqué la veille était là, debout. Il n'entendait plus de l'oreille gauche. Les coups dont je l'avais accablé lui avaient crevé le tympan et j'éprouvai de la pitié pour ce garçon qui était fort convenable et ne nous avait jamais fait de mal.

Le commandant de la prison entra et commença à m'insulter :

« Cochon de fasciste ! »

Il entendait me faire faire trois jours supplémentaires de détention pour la blessure de son gardien, mais la femme-médecin protesta énergiquement. Ils se mirent à se quereller et la femme sortit victorieuse du combat.

Dans la matinée, on me mena chez Pakhanov.

« Pourquoi avez-vous fait cela ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Vous vous êtes lourdement trompés, répondis-je, si vous avez cru pouvoir jouer avec moi de cette façon. Si vous recommencez, il ne vous restera plus entre les mains qu'un cadavre à interroger. »

La matinée fut relativement paisible. Pakhanov rédigea un nouveau procès-verbal, suite de questions et de réponses sans importance. A la fin de l'interrogatoire, on me fit réintégrer mon ancienne cellule et mon entrée surprit beaucoup mes compagnons. Je parus, le poignet gauche bandé, tenant une tartine et demie de pain beurré, dans une attitude si drôle que l'un d'eux se mit à rire ; les autres l'imitèrent et je ne pus moi-même me contenir bien longtemps. Je m'assis dans un coin et me pris la tête entre les mains.

« Ne riez pas, les enfants, leur dis-je. Le gardien me surveille par le judas. »

Mon camarade A. s'empressa d'aller s'adosser à la porte pour obstruer le champ de vision et je contai mon histoire. Deux de mes compagnons me crurent et deux restèrent sceptiques. A. déclara, avec des circonlocutions, que mon supplice avait dû m'affaiblir

l'esprit et je me pris moi-même à m'interroger : cette nuit n'avait-elle n'a pas été une hallucination, une lointaine vision d'enfer ?

Le ballon avait éclaté : Pakhanov était relevé de ses fonctions. Son successeur était un homme intelligent, d'une quarantaine d'années, bien mieux élevé que ne le sont d'ordinaire les Russes. Chaque soir, nous nous saluions avec autant de cérémonie que si nous allions dîner ensemble.

« Pourquoi nous avez-vous fait ces fausses confessions ? me demanda-t-il. Voulez-vous donc faire jeter en prison votre officier instructeur ? »

Je m'excusai.

« Je ne croyais pas que cela fût possible et je regrette infiniment de lui avoir causé des ennuis.

— Alors, pourquoi avez-vous agi ainsi ?

— Je ne suis qu'une victime de vos méthodes d'instruction. Vous m'interrogez nuit après nuit, des semaines durant. Vous me menacez et je sais que vous pouvez mettre vos menaces à exécution. Je suis malade. Que puis-je faire d'autre que tenter de vous tromper ?

— Vous êtes tout simplement un provocateur », me dit poliment l'officier.

L'objet de ce nouvel interrogatoire m'apparut clairement après deux brèves conversations que j'eus avec l'interprète.

Un soir que son chef était sorti de son bureau, sans doute pour consulter son supérieur sur la méthode à employer avec moi, le jeune interprète me dit :

« Vous êtes médecin. Croyez-vous, en cette qualité, qu'il soit malsain pour un jeune homme de se priver de femmes ? »

Je compris aussitôt qu'il s'agissait de lui. Je savais que les membres du contre-espionnage russe vivaient, à Berlin, dans des quartiers spécialement gardés de Hohenschönhausen et de Karlshorst. Les permissions étaient rares et on ne les accordait qu'à deux hommes à la fois. Eux aussi, en un sens, étaient prisonniers. On surveillait leur vie privée. Il leur était interdit d'avoir des petites amies. Pas de maisons closes. La moralité officielle était très stricte. Que pouvaient-ils faire ?

« Le jeune homme ne peut pas se marier ? demandai-je.

— Sa fiancée reste à Moscou et on lui refuse la permission de vivre avec lui à Berlin. »

Je fis les recommandations d'usage : beaucoup de sport, des douches froides, peu d'alcool, du bromure. Je citai les exemples des moines et de nous-mêmes, les prisonniers. Je lui dis aussi que

la continence ne nuisait pas à la santé et que la masturbation n'était pas une bonne chose.

Quelques jours plus tard, nous nous retrouvâmes seuls.

« Permettez-moi de vous donner un conseil, me dit-il. Je connais à fond votre affaire. Vous serez condamné à vingt-cinq ans, c'est certain. En vous entêtant, vous parviendrez peut-être à vous laver de l'inculpation d'espionnage, mais il vous faudra pour cela un an ou deux. Et puis, on vous repincera sous un autre prétexte. Admettez donc avoir fait un peu d'espionnage, pour la forme, et vous ne serez plus interrogé ; on fermera votre dossier. On vous enverra dans un camp où vous souffrirez moins qu'ici. L'essentiel, c'est de garder votre santé. Un an de prison encore et elle sera gravement compromise. Vous le savez comme moi. Alors, à quoi bon vous obstiner ? »

Je suivis ses avis sans être bien convaincu de leur valeur. Plus tard, je vis qu'il avait eu raison. J'ai connu, au camp, des prisonniers qui avaient protesté jusqu'au bout de leur innocence. Ce qui ne les avait pas empêchés d'être condamnés comme moi. Entre temps, ils avaient ruiné leur santé.

Un peu plus tard, l'interprète fut remplacé par une jeune fille et, quelques jours après, je fus interrogé par un officier que je n'avais pas encore vu.

« L'interprète ne vous a-t-il pas parlé de femmes ? »

Je niai, naturellement, et l'officier me dit :

« Vous êtes un menteur ! »

Le lendemain, je résolus d'accepter un compromis. Une fois de plus, on rédigea un procès-verbal. Il était bref, cette fois.

Question : Avez-vous été en contact avec des personnes ayant elles-mêmes approché les gouvernements militaires de la zone occidentale ?

Réponse : Oui.

« Dans ce cas, me dit aimablement mon juge, selon la loi soviétique, vous êtes vous-même devenu un espion. Bonsoir. »

Il se montra assez intelligent pour ne pas entrer dans les détails. Il savait aussi bien que moi que j'étais innocent.

En décembre 1949, on me transféra de Hohenschönhausen à la prison de Lichtenberg. J'y passai près de six mois sans paraître devant le moindre magistrat. Nous vivions à quatre, à cinq ou à six dans des cellules de trois mètres sur trois, conçues à l'origine pour un seul prisonnier.

L'un de mes compagnons commença à m'apprendre les rudiments de la langue russe. En contrepartie, je lui enseignais les

principes essentiels de la grammaire grecque. Comme nous n'avions pas de papier, nous inscrivions conjuguions et déclinions sur la doublure d'un manteau.

Au mois d'avril 1950, nous parvîmes à coudre un petit sac de la grosseur du poing et nous le remplîmes de sable ramené de la cour dans nos poches. Nous avions fabriqué de l'encre en faisant dissoudre dans quelques gouttes d'eau des écailles de peinture brune prises sur le mur de notre cellule. Nous inscrivîmes sur une feuille de papier hygiénique les noms d'une cinquantaine de prisonniers incarcérés comme nous. Puis, nous attendîmes l'occasion favorable. La cour où nous prenions l'air était au-dessous des bureaux de la prison et à trente mètres à peine de la rue. Profitant d'un moment d'inattention des gardiens, K., qui était le plus vigoureux d'entre nous, lança le petit sac par-dessus le mur. Nous y avions attaché un volant très visible sur lequel on lisait que le rédacteur en chef du *Telegraf*, un journal de la zone occidentale, verserait cent marks de l'Ouest à qui lui apporterait le sac. Ainsi pûmes-nous croire que nous avions donné signe de vie à nos amis.

Vers la fin de mai, on me fit monter à l'instruction. Mon vieil ami Pakhanov m'y attendait, flanqué d'un interprète.

« Je suis chargé de vous informer qu'une session spéciale de la Cour Suprême de Moscou vous a condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés pour espionnage. »

Il poussa vers moi un formulaire que je signai.

On me conduisit directement à une cellule commune réservée aux condamnés. Quatre-vingt-dix prisonniers s'y trouvaient déjà. Ils entourèrent le nouveau venu. Je connaissais une bonne moitié d'entre eux par les propos des autres détenus ou par les conversations en morse de cellule à cellule.

« Combien avez-vous ramassé ? »

— Vingt-cinq ans.

— Condamné par la cour de Berlin ?

— Non, par Moscou. Et vous, combien avez-vous ? »

Un éclat de rire général.

« Nous avons tous vingt-cinq ans de travaux forcés, mon cher ! »

L'ambiance de cette salle commune évoquait en moi certaines pages d'Anatole France dans *les Dieux ont soif*. C'était bien là la gaieté surhumaine qui prévalait dans l'aristocratie française en 1789. Tous les prisonniers avaient vingt-cinq ans de travaux forcés, ce qui équivalait à peu de chose près à une condamnation générale à mort. Les prisonniers étaient presque tous âgés de vingt-cinq à quarante ans. Ils passeraient les meilleures années de leur

vie en prison, mais ne montraient aucun signe de découragement. Ils mourraient sans céder au désespoir.

De bonne heure, dans la matinée du 6 juin, la porte s'ouvrit et le gardien cria une série de noms dont le mien.

« Prenez vos affaires. »

Nous partions. Je serrai la main des amis.

« *Bystro, bystro !* » (Dépêchez-vous !)

Comme un troupeau, on poussa une trentaine d'entre nous dans une petite cellule où Russes et Allemands étaient mêlés en parties à peu près égales. Dans la soirée, on nous mit en voiture cellulaire. Quand la porte du « panier à salade » se rouvrit, nous nous trouvâmes devant un train de prisonniers aux vitres dépolies. On y lisait : *Chemins de fer allemands. Services administratifs*. Un double rang de gardiens armés de mitraillettes et tenant des chiens en laisse entouraient la voiture. A quelques centaines de mètres de là s'élevait une haute cheminée jaune, signe distinctif de la Loubianka de Berlin. Nous étions donc revenus sur le territoire de la centrale du N. K. V. D. de Hohenschönhausen, une ancienne usine reliée par un embranchement particulier au réseau ferré, d'où avaient lieu les départs des condamnés pour l'Union Soviétique. On nous appela un par un, et l'on nous soumit à une fouille minutieuse avant de nous enfermer dans les étroites cellules dont les portes ouvraient sur les côtés du couloir central : trois hommes par mètre carré. Midi sonna avant que l'embarquement fût terminé. En tout, nous étions une centaine.

Tard dans l'après-midi, une locomotive vint prendre notre voiture et nous roulâmes lentement vers la ceinture Est de Berlin. A la gare de Silésie, on nous accrocha à un train. Nous ne restâmes que quelques minutes en gare. J'avais comme compagnon de cellule un vieil homme et un garçon de dix-sept ans, tous deux Berlinoïses. A tour de rôle, nous regardions par notre « fenêtre » : un petit trou d'aération. L'animation habituelle emplissait les quais. Les rames du métro aérien entraient et sortaient. Une femme était assise sur un banc avec ses deux enfants. Un petit garçon se payait une glace.

Personne ne prêtait attention à notre voiture marquée *Services administratifs*. Nous n'étions plus que des morts vivants. Nous n'étions déjà plus de ce monde et la gare de Silésie, porte de la Sibérie, était l'antichambre de l'enfer.

Sur le quai, un jeune homme embrassait une jeune fille.

« Rien qu'un seul baiser ? » cria quelqu'un dans la cellule voisine. « Méfie-toi ! Tu ne l'embrasseras plus si on t'envoie en Russie ! »

— *Frankfurt an der Oder !* cria le haut-parleur. En voiture ! Attention au départ ! »

Nous passâmes la nuit sur une voie de garage à Francfort. Nous dormions pour la dernière fois sur le sol allemand.

Au petit jour, notre voiture passa le pont de l'Oder. On l'avait accrochée au « Train bleu » Berlin-Brest-Litovsk.

C'était une claire matinée de juin, sans un nuage. Le soleil brillait sur les eaux de l'Oder et nous éblouissait. Sur l'horizon brumeux, nous devinions les toits de Küstrin.

Dans les cellules régnait un silence de mort. Nous restions l'œil collé à l'étroite fente qui nous servait de fenêtre ; nous disions adieu à la patrie. Nous roulions maintenant vers un destin plein d'incertitudes, pour ne pas dire plus. Combien de nous ne reverraient jamais ce pont ?

CHAPITRE II

LE VOYAGE A L'EST

NOTRE agence de voyages n'était pas l'*Intourist*, mais le M. G. B. — *Ministerstvo Gosoudarstviennoi Besopasnosti* — le ministère de la Sécurité d'Etat, plus souvent désigné par le sigle N. K. V. D. Sous la surveillance attentive de ses courriers en casquettes vertes, on couvre des milliers de kilomètres sans payer un sou. Inutile de se munir de passeports, de visas, de se soumettre à d'innombrables formalités administratives. Il suffit de figurer sur la liste remise au départ à l'officier chargé du transport.

Evidemment, on ne voyage pas aussi confortablement que les délégués étrangers venus inspecter la « patrie des travailleurs » ou célébrer le jour anniversaire de la révolution. On est aussi moins bien nourri. Mais, par rapport à ceux qui, hôtes de l'*Intourist*, ne font que suivre, sans s'en écarter, la vieille route de Leningrad-Moscou-Stalingrad et retour, on jouit d'un avantage marqué. L'Union Soviétique qu'on apprend à connaître est un pays très peu et très mal connu. On voit la réalité telle qu'elle est.

Notre voiture n'avait pas de lits comme le « Train bleu » desservant la ligne Berlin-Moscou. Derrière les vitres dépolies de cette longue voiture d'express, il y avait des barreaux. C'était une voiture cellulaire du temps du Troisième Reich.

Nous étions, je l'ai dit, une centaine, moitié Allemands et moitié Russes, Ukrainiens et autres représentants des nombreuses nations constituant l'Union Soviétique. Il y avait des officiers et des soldats des troupes russes d'occupation en Allemagne, des fonctionnaires de l'administration centrale de Karlshorst, des spécialistes ayant travaillé pour le gouvernement soviétique en zone occupée. Nous avions tous passé la nuit précédant notre embarquement dans

une cellule commune. Beaucoup parlaient allemand et nous contèrent leur histoire.

Il y avait, entre autres, un vieux bolchevik qui, allant de Moscou à Londres en qualité de membre de la commission commerciale, s'était arrêté une nuit à Berlin chez un ami. Dans la soirée, ils avaient écouté la radio anglaise dans son émission russe. Un évadé de la zone Est, nommé Tokaïev, avait parlé au micro. Quelqu'un avait entendu et les avait dénoncés. Vingt-cinq ans de bagne au vieux bolchevik et dix à son ami.

Un ingénieur pénétrant dans la zone interdite qui encerclait Karlshorst avait eu la malchance de tomber sur une patrouille de contrôle. On avait trouvé sur lui un exemplaire d'un journal de l'Ouest, le *Tagesspiegel*. Dix ans de bagne.

Un journaliste de la zone Est, employé à la *Tägliche Rundschau*, aimait une jeune communiste. Ils vivaient ensemble. Il avait reçu un blâme officiel. Toute liaison entre citoyen russe et femme de la nation allemande était prohibée, même si la fille était membre du parti communiste. Le parti enjoignit à la jeune personne, qui était étudiante à l'Université de Berlin, de rompre. Tous deux s'aimaient et refusèrent. Le journaliste reçut un second avertissement, mais ses sentiments étaient trop vifs pour qu'il songeât à se séparer de son amie. Le N. K. V. D. les sépara pour quinze ans.

Il y avait aussi un jeune soldat de l'armée rouge. Venu en Allemagne, il s'était aperçu qu'il y avait une notable différence entre ce qu'on lui avait appris et la réalité. Confiant à l'excès, il avait écrit une lettre à Staline, commençant par la phrase qu'il avait si souvent lue dans la *Pravda* : « Cher camarade Staline ! » Il lui contait ce qu'il avait vu. Cette lettre prouvait évidemment qu'il pensait trop. Vingt-cinq ans de bagne.

Les Russes semblaient accepter leur destin avec philosophie.

« Hé ! vieux ! criaient-ils de la cellule opposée à la nôtre. Ne t'en fais pas. Tu ne seras pas toujours en cage. »

A leur grand étonnement, le vieux leur répondit en russe :

« Parlez pour vous : on vous ramène chez vous. Mais Dieu seul sait où ils m'emmènent. »

Je demandai au vieux où il avait appris le russe.

« J'ai été prisonnier de guerre en Russie, trois ans, à la Première Guerre mondiale. »

Il s'était échappé de Sibérie en 1918. Il avait fait ses études de lettres et était devenu membre du conseil de direction du collège de Dahme, petite ville du Brandebourg, à quatre-vingts kilomètres au sud de Berlin. En 1949, les Russes l'avaient arrêté parce qu'on le soupçonnait d'être en relations avec un groupe de résistants

dont certains de ses élèves auraient fait partie. Vingt-cinq ans de bagne.

« Quel âge avez-vous ? »

— Soixante ans. J'aurai quatre-vingt-cinq ans quand ils me relâcheront. »

Ils ne le garderaient pas si longtemps. Cet homme avait les lèvres bleues — signe que la mort était proche. Je lui pris le pouls qui battait très vite : cent quarante. Ce voyage allait user ses dernières forces. Deux ans plus tard, je devais apprendre en effet, de la bouche d'un camarade venant du lac Baïkal, que le vieux était mort peu après son arrivée.

Le troisième occupant de notre cellule, le jeune Berlinoï, avait un visage intelligent et sympathique. Ses parents avaient disparu dans la tourmente. Après la guerre, il avait travaillé comme apprenti chez un serrurier, dans un des ateliers de réparations du métropolitain de Berlin. Quand la grande grève du métro avait éclaté, il avait imité ses camarades et distribué des pamphlets imprimés dans la zone occidentale. Arrêté par la police populaire, il avait été livré aux Russes. Après trois jours d'interrogatoire, un officier l'avait contraint à signer une déclaration par laquelle il acceptait de travailler pour le N. K. V. D. Aussitôt libéré, il était retourné à son atelier et avait conté son histoire à son patron. Celui-ci était du parti socialiste unifié et avait prévenu le parti qui avait passé le renseignement aux services de sécurité. Le jeune homme s'était retrouvé prisonnier des Russes. Dix ans de bagne pour n'avoir pas tenu son engagement de se taire.

Avec la souplesse de la jeunesse d'après la guerre, il s'était très vite acclimaté à sa nouvelle vie. Il comprenait à quel point le destin lui était clément : il n'avait que dix-sept ans.

« Peut-être, au camp, pourrai-je devenir serrurier ou ajusteur, apprendre un métier. Croyez-vous qu'on me renvoie en Allemagne au bout de dix ans ? »

— Naturellement », lui dis-je, pour le rassurer.

La nuit était étouffante et la chaleur intolérable dans notre voiture. Nous avons laissé la planche au vieux. Son visage était d'un rouge qui virait au bleu et il respirait difficilement. A minuit, le gardien vint avec un seau nous distribuer de l'eau. Un quart par cellule. De leur cellule qui faisait face à la nôtre, les trois soldats essayaient de réconforter notre malade.

« Il y a beaucoup d'eau en Russie. Là-bas, c'est le communisme. Tu pourras en boire tout ton saoul. »

Le train traversait l'ancien territoire allemand devenu polo-

nais, à l'est de l'Oder. Les ruines de la guerre étaient encore visibles dans les villes et les villages. Ça et là, des maisons abandonnées, des gares vides. De place en place, un champ cultivé. Partout, des mauvaises herbes. Les chardons envahissaient tout.

« Que faisiez-vous, avant ? me demanda le jeune Berlinoï.

— Je suis médecin. »

Il s'arrêta, embarrassé.

« N'ayez pas peur de me questionner, lui dis-je.

— Combien d'années de bagne ?

— Vingt-cinq.

— Pourquoi ?

— Paragraphe 58/6. Espionnage.

— Vous étiez vraiment un espion ?

— Non.

— Mais alors...

— Il fallait bien un prétexte pour me condamner. »

Il comprenait. Des cas comme le mien, il en avait vu bien d'autres.

« Vous aviez une clientèle ? Vous exerciez ? »

— Non.

— Vous travailliez dans un hôpital ?

— Non plus. Je travaillais à l'office central de la Santé, en zone russe.

— Ce qui est maintenant le ministère de la Santé publique ?

— Oui. »

Un silence tomba. Le jeune homme réfléchissait. Puis, brusquement :

« Vous étiez donc communiste ? »

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Vingt ans. »

Il eut un léger sourire.

« Mon père aussi était communiste. Il répétait sans cesse que tout irait bien quand les Russes seraient là. Il a été enterré par une bombe en 1943. Cela ne vous paraît pas drôle, en tant que vieux communiste, d'être ici, dans ce train ? »

— Non. Cela devait être.

— Comment cela ?

— Suis-je le premier communiste que vous ayez vu aux mains du N. K. V. D. ?

— Non, c'est vrai. Il y en avait toute une bande dans la salle commune.

— Et pourquoi les avait-on arrêtés ?

— Parce que le régime ne leur plaisait pas. Ils étaient mécontents. »

Il avait bien compris.

« Peut-être mon père serait-il dans ce train, s'il avait survécu à la guerre. Il aurait soixante-deux ans... C'est une bonne chose qu'il n'ait pas vu ce qui se passe chez nous, depuis l'arrivée des Russes », ajouta-t-il.

Un bref silence. Puis :

« Mais rien ne vous forçait à être communiste. Pourquoi l'êtes-vous devenu ? »

— A cause du phylloxera !

— Le phylloxera ?

— Vous savez ce que c'est ?

— Bien sûr, mais quel rapport avec le fait d'être communiste ?

— Sans lui, je ne le serais pas devenu.

— Je ne comprends pas.

— C'est très simple. Il y a soixante-dix ans, le phylloxera a ruiné les vignobles du pays rhénan. Les paysans sont allés travailler dans les carrières de basalte qu'on venait d'ouvrir. J'ai grandi dans un village de carrières. Un village très pauvre : les enfants allaient pieds nus, on vivait de pain et de feuilles de navets. La tuberculose ravageait le pays. A quarante-cinq ans, les ouvriers étaient finis. Puis, à l'école, j'ai rencontré des enfants de « riches ». Clubs de tennis, canotage en rivière, fraises à la crème. Au début, cela ne m'a pas dérangé, mais, vers quinze ans, j'ai commencé à réfléchir. J'ai écrit à la rédaction d'un journal socialiste en demandant ce qu'il fallait lire. On m'a recommandé Kautsky, Bernstein et d'autres.

— Mais c'étaient des hommes de droite !

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai appris à l'école de la F. D. J. (1).

— Je ne suis pas resté à droite. J'ai appris à connaître la gauche.

— Et alors ?

— Etudiant, je me suis joint au mouvement communiste.

— C'était avant l'accession de Hitler au pouvoir ?

— En 1932.

— Et alors ? »

Je lui dis comment j'avais émigré pour revenir deux ans plus

(1) *Freie deutsche Jugend* (Jeunesse allemande libre). Organisation communiste de la jeunesse dans la zone orientale.

tard travailler contre les nazis ; je lui parlai de mon emprisonnement par la Gestapo.

Le train s'arrêta cinq minutes à Zbaszyn (Neu-Bentschen), grande gare à l'ancienne frontière germano-polonaise. Dès lors, le paysage changea. Les villages étaient habités, les terres soignées. Il y avait des troupeaux dans les champs et, de-ci de-là, un tracteur. Les trains qui nous croisaient étaient plus longs. De toute évidence, les communistes polonais faisaient porter leur effort sur la Pologne centrale. Je me rappelai la conversation que j'avais eue dix-huit mois plus tôt avec mon ami H. Il revenait alors d'un voyage dans la démocratie populaire de Pologne, où il avait rendu visite à des amis qu'il avait dans le gouvernement Cyrankiewicz.

Il avait rencontré un communiste polonais dont il avait fait la connaissance au camp de Mauthausen entre 1943 et 1945.

« Entre nous, avait demandé H. à son vieil ami, qu'allez-vous faire de vos nouveaux territoires à l'Ouest ? Allez-vous y renoncer ? »

— Ah ! si nous pouvions nous en débarrasser sans perdre la face ! » lui confia le Polonais.

Vers midi, nous atteignîmes Poznan et, dans la soirée, Kutno. A minuit, nous traversâmes la capitale polonaise.

Les larges avenues de Varsovie étaient brillamment éclairées. De notre fenêtre, nous distinguons l'intérieur des maisons. La nuit était chaude — nous étions en juin — et les fenêtres ouvertes. Nous voyions les gens lire ou parler. Dans certains appartements, on dansait. Mais la plupart des citoyens de Varsovie étaient sur le point de se coucher. Un enfant en pyjama embrassait son père.

Le train traversa la ville sans s'arrêter et franchit lentement la Vistule. Longtemps, nous vîmes les lumières des rues parallèles au fleuve. Puis, l'obscurité de la plaine orientale nous avala et j'eus l'impression qu'en quittant Varsovie, nous disions adieu à l'Europe.

Le lendemain, tard dans la matinée, le train stoppa à la frontière russo-polonaise. Un officier de la police frontalière vint nous compter, compara le résultat avec les listes que détenaient nos gardiens et sauta sur le quai. Le train repartit. Un pont sur une rivière étroite : le Bug. Un certain temps, le convoi dut traverser un *no man's land* garni de fils de fer barbelés, de tranchées et de blockhaus. Ça et là, le terrain avait été nettoyé pour faire un champ de tir. La voie à grand écartement apparut à côté de la voie ordinaire européenne. Nous nous arrêtâmes dans une gare gigantesque. Une pancarte russe : Brest-Litovsk.

On nous laissa d'abord notre voiture. C'était le troisième jour que nous roulions sous un ciel sans le moindre nuage. Dans notre cellule régnait une chaleur de four. Les prisonniers étaient nus jusqu'à la ceinture, quand ils ne l'étaient pas complètement. Nous avions tous très soif, mais il n'y avait pas d'eau. Dans l'après-midi, on distribua les rations pour deux jours : un hareng salé aussi dur qu'une pierre et deux livres de pain. Du pain soviétique, noir et gluant. De ma vie, je n'en avais jamais mangé d'aussi mauvais.

Ce soir-là, on nous fit descendre du train et nous aligner devant notre voiture. Des soldats nous entouraient, mitrailleuse au poing. On vérifia nos papiers.

« Chagom, marche ! » (En avant, marche !)

A quelques centaines de mètres attendait la voiture cellulaire russe qui devait nous recevoir. Un *stolypinski*, me dit un voisin, ainsi dénommé d'après le ministre tsariste Stolypine qui avait fait mettre en service ce genre de véhicules. Les Soviets n'ont pas eu l'occasion de perfectionner un type de wagons qui a rendu de si excellents services à la police du tsar.

Le *stolypinski* est de la longueur d'une voiture ordinaire d'express et se divise en six compartiments. Chacun d'eux a une porte grillée donnant sur le couloir latéral. Chaque compartiment possède trois étages. En bas, deux bancs sur lesquels dix prisonniers peuvent s'asseoir. Au premier étage, auquel on accède par une sorte de trou d'homme, il y a place pour cinq prisonniers couchés côte à côte. Enfin, à l'étage supérieur, de chaque côté du toit, deux planches permettent de loger encore deux prisonniers. Chaque compartiment contient donc, théoriquement, dix-sept hommes, dont cinq peuvent s'allonger, se reposer et dormir, ce qui est un avantage considérable quand il s'agit de voyager en Sibérie ou en Asie centrale, pendant de longues semaines, sans sortir.

Notre escorte disposait d'une autre voiture munie de la radio. L'officier chef de convoi y vivait. On ne le voyait guère : il laissait le travail au sous-officier le plus ancien.

Nous autres Allemands, nous ignorions tout de l'agencement intérieur d'un *stolypinski*. Avant que nous eussions compris qu'il fallait tâcher de s'assurer une place couchée, il était trop tard. Les Russes avaient tout pris et nous sûmes que nous étions désormais en pays étranger, où la vie ne nous serait pas facile.

La voiture ne partit qu'au bout de plusieurs heures. Par une fente étroite du rideau qui obturait la vitre du couloir, je pouvais, en l'écartant, entrevoir une large route mal entretenue, des huttes de torchis recouvertes de chaume. Un invalide passa, traînant une jambe de bois d'un type archaïque qui rappelait les temps napoléoniens.

Une chèvre décharnée broutait ce qui avait dû être une haie et des poulets prenaient un bain de poussière sur la route. Le tout formait un tableau d'une mélancolie profonde. Cela faisait penser aux villages de Gogol, à un monde d'âmes mortes.

Dans la nuit, notre train passa Baranowicze, Minsk et Borissov pour s'arrêter à Orcha où nous descendîmes.

La prison d'Orcha est gigantesque. Au centre s'élève un lourd bâtiment de béton, à plusieurs étages, spécialement gardé et réservé aux détenus politiques. Des maisons en brique, des baraques en bois l'entourent.

Nous pûmes prendre un bain et nos vêtements furent désinfectés. Puis, nous fûmes répartis dans des cellules communes où, pour la première fois depuis notre départ de Berlin-Lichtenberg, nous reçûmes un repas chaud fait d'une soupe au poisson, très claire, un peu de *kacha* — bouillie d'avoine ou de millet — et un quignon de pain. Il nous fut donné de manger en paix. Personne ne nous dérangerait. Chacun put s'allonger sur un bat-flanc et se remettre des fatigues d'un voyage qui durait depuis près d'une semaine. Je ne me souviens pas d'avoir jamais passé, à l'hôtel, une meilleure nuit que sur cette planche, à la prison d'Orcha.

Une maison basse, près du poste de garde, était occupée par des détenues dont beaucoup avaient avec elles des enfants en bas âge. Voyant notre stupéfaction, un prisonnier russe nous dit en mauvais allemand :

« Pourquoi mauvais ? C'est mieux comme ça. La mère est en prison. Que feraient les enfants tout seuls ? Il vaut mieux que les enfants soient en prison, eux aussi. »

Une autre surprise nous attendait : les *besprisorni*, des centaines de jeunes vagabonds de six à quatorze ans, nu-pieds, en loques, avec des tignasses ébouriffées. Ils occupaient un quartier spécial. Les cours étaient entourées de barrières de bois et, quand on les ouvrait pour donner aux *besprisorni* leur demi-heure d'exercice journalier, on eût cru assister à l'ouverture d'une cage pleine de bêtes fauves. Le moindre mégot était le centre d'un combat acharné. Ils se jetaient sur un bout de papier, sur une miette de pain. Quand on les refoulait dans leurs cellules, ils en profitaient pour fouiller une énorme boîte à ordures contenant toutes les balayures de la cour.

Notre cellule était au quatrième étage et, par les barreaux de la fenêtre, nous pouvions voir le raccordement des deux grandes lignes de chemin de fer Brest-Litovsk-Moscou et Leningrad-Kiev. Les trains de marchandises passaient sans interruption. Nous domi-

nions la plaine de Biélorussie, toute verte avec ses petits villages et ses églises aux clochers bulbeux. A quelque distance se dressait un énorme silo penché comme la tour de Pise.

Le ciel bleu était plein d'avions de combat à réaction. Un prisonnier qui avait été dans la Luftwaffe et qui passait toute sa journée à suivre d'un œil d'envie leurs évolutions nous dit :

« Ils sont du même type que ceux que nous avions il y a cinq ans, et seulement un peu plus rapides.

— Et que valent les Russes comme pilotes ? lui demandai-je.

— Pas plus mauvais que nous. »

Un jour, nous nous retrouvâmes dans notre *stolypinski*. Assis sur le petit banc de bois, serré contre mes compagnons, il me semblait n'avoir jamais quitté notre prison roulante. J'avais perdu toute notion du temps.

Quelques jours plus tard, le train s'arrêta de nouveau. Cette fois, nous étions à Moscou. C'était en 1929, je m'en souvenais, il y avait plus de vingt ans de cela, que j'avais éprouvé le désir de voir cette ville. J'avais seize ans alors. Je venais de découvrir Lénine et je débordais d'enthousiasme pour la clarté de pensée de l'*A B C du Communisme* de Boukharine. Je lisais John Reed, Isaac Babel, Boris Pilniak et Tretiakov (1). Et je me sentais attiré par cette métropole dans laquelle je voyais l'embryon d'une société nouvelle et meilleure, où l'homme n'exploiterait plus son semblable. Quelle différence avec la réalité de ce soir de juin 1950 ! Nous descendîmes de notre voiture. Le quai avait été évacué. Nous nous trouvions en face d'un barrage de mitraillettes. Les abois des chiens policiers tirant sur leurs laisses fut l'unique salut de la capitale du communisme.

Nous traversâmes la ville en « Tchorny Voron » ou « Corbeau Noir » comme on appelait le fourgon cellulaire, et pûmes jeter un coup d'œil par le carreau de la porte. D'énormes rues vides, asphaltées, admirablement éclairées, des gratte-ciel très américains et, en même temps, de tristes bâtisses au dernier stade du délabrement. Bref, un mélange chaotique, ahurissant, de puissants buildings et de huttes misérables.

La prison de transit dressait plusieurs étages autour d'une cour centrale. Le traitement habituel : le bain, la désinfection, la soupe au poisson, le bat-flanc. Pour changer, des poux.

(1) Ecrivains communistes dont les œuvres ont été depuis mises à l'index.

Nous passâmes trois jours à Moscou.

Je les vécus en compagnie d'un vieux bonhomme qui connaissait mieux Moscou que beaucoup de nos camarades moscovites venus de la Loubianka et, pour la plupart, condamnés à vingt-cinq ans de bagne.

Ce vieux parlait le russe classique de cette élite disparue au temps de la guerre civile. Les Moscovites le tenaient pour un des leurs. L'entendant parler l'allemand, ils lui demandèrent où il l'avait appris. Il affirmait que c'était sa langue natale et nul ne le croyait.

« Celui qui parle russe comme toi est forcément né à Moscou », disaient-ils.

Ils se trompaient pourtant. Il s'appelait Schlichting et sortait d'une vieille famille de Lübeck. Il avait fait ses études au fameux *Katharineum* avec Erich Mühsam (1), Thomas et Heinrich Mann (2). Tandis que ses trois condisciples avaient dû quitter l'école à cause de leurs extravagances, ce qui ne les empêcha pas de connaître par la suite la gloire littéraire, Schlichting, lui, avait achevé son stage. A vingt ans, il était allé faire du commerce à Saint-Petersbourg.

« Vous ne pouvez pas vous faire la moindre idée de la richesse, de la gaieté de la vie d'autrefois à Saint-Petersbourg, ni vous représenter l'élégance de l'aristocratie, la culture des classes moyennes, la rapidité du développement industriel sous l'ancien régime. »

Il aimait le chant et avait fait partie, comme ténor, du chœur de la colonie allemande, ce chœur auquel Pierre le Grand avait conféré le privilège de chanter devant la famille impériale la veille du jour anniversaire du tsar. Il avait connu les princesses impériales.

Mais le jeune Schlichting ne faisait pas que chanter. Il travaillait dur et consciencieusement. Quinze ans après ses débuts dans une maison d'importation de Saint-Petersbourg, il était devenu l'un des directeurs de la Banque Russo-Asiatique, fondée grâce à l'emprunt consenti par la France en 1911.

A la déclaration de guerre, le gouvernement lui avait offert la nationalité russe. On prisait ses services et l'on désirait lui épargner l'internement. Il avait refusé. Il avait été concentré avec des compatriotes dans le gouvernement de Viatka, aujourd'hui région de Kirov.

(1) Ecrivain anarchiste victime du régime hitlérien.

(2) Romanciers d'origine allemande qui ont vécu aux Etats-Unis à partir de 1933. Heinrich est mort en 1950.

En 1918, il s'était trouvé à Kiev où son ami Meissner, qui devait plus tard devenir secrétaire d'Etat, représentait les intérêts allemands. Il avait subi les Rouges et avait négocié avec Rakovsky, chef du premier gouvernement bolchevik ukrainien, le paiement des millions de marks accumulés dans les caves de la banque de Kiev depuis l'occupation allemande. Il assista aussi à l'entrée des Blancs, puis au retour de la cavalerie de Boudienny, dans toute sa gloire.

En 1919, il se trouvait à Odessa, sans situation. La ville souffrait du froid. Pas de charbon. Il se mit à récolter toutes les bouses de vache des environs, les mélangea avec de la paille hachée et en fit des briquettes. La moitié de la colonie allemande put vivre de cette industrie.

« Ce fut une de mes meilleures affaires », disait-il.

Après un bref séjour en Allemagne, il était rentré à Moscou.

Les relations politiques et commerciales reprenaient entre l'Union Soviétique et la jeune république allemande. En diplomatie, c'était l'ère de Tchitchérine et de Brockdorff-Rantzau. Les vieux bolcheviks issus de l'élite, de l'intelligentsia, étaient toujours à pied d'œuvre. Nul ne prévoyait encore les effets, sur eux-mêmes et dans le monde, de la révolution qu'ils avaient provoquée. Ces hommes ne voyaient pas les choses comme leurs successeurs. Tchitchérine, dans ses conférences avec Brockdorff, avait l'habitude de se lever et d'aller chercher les pièces dont il avait besoin, « car, disait-il, je n'ai pas le droit de demander à quelqu'un de travailler pour moi ». Dans l'après-midi du samedi, il prenait un balai et nettoyait le trottoir de son ministère...

Schlichting avait connu tous les hommes de la vieille garde bolchevik.

« C'étaient des hommes, des vrais », disait-il.

Qui aurait pensé que le jour approchait où Trotsky serait contraint de s'exiler, où Vichinsky traduirait les survivants des temps héroïques devant un tribunal dont l'invariable sentence serait la mort par fusillade ?

En 1934, quand les relations entre les Soviets et le Troisième Reich se firent moins amicales, les autorités russes retirèrent à Schlichting son permis de séjour. Il regagna l'Allemagne. En 1945, il était interprète près la Kommandantur russe de Freyburg an der Unstrut où il s'était retiré. En 1950, on l'arrêtait et le jetait dans la fameuse prison du N. K. V. D. connue sous le nom de « Bœuf rouge », à Halle. Il était accusé d'avoir fait partie du service secret allemand pendant son séjour en Union Soviétique.

« Vous étiez un maître espion ! Une des têtes de l'organisation ennemie ! »

Schlichting avait nié, avec indignation. Il avait refusé de signer la confession déjà rédigée.

Un jour, Tchijenko, le chef de l'espionnage russe à Berlin, était venu visiter le « Bœuf rouge ». On lui avait amené Schlichting.

« C'est un vieil espion allemand qui a travaillé trente ans contre nous ! Mais il refuse d'avouer.

— Envoyez-le moi à Berlin. Je le ferai changer d'avis. »

On l'avait transféré à la prison centrale du N. K. V. D. à Hohenschönhausen, sans qu'il sût encore pourquoi on l'avait arrêté. Les interrogatoires subis à Berlin devaient l'éclairer sur ce point.

Quand la guerre éclata entre Hitler et Staline, l'ambassade d'Allemagne avait quitté Moscou, non sans détruire tous les papiers importants de l'ambassade. Mais les dossiers commerciaux avaient été laissés sur place. A la fin de la guerre, le N. K. V. D. les avait étudiés et était arrivé à cette conclusion que le service économique allemand, sous la direction du premier secrétaire, Dr Hilger, n'avait été qu'une vaste organisation d'espionnage. Le nom de Schlichting apparaissait sur certains de ces documents. Il n'en fallait pas plus pour faire de Schlichting un suspect.

Tous les efforts de celui-ci pour expliquer à ses juges le fonctionnement et le rôle du département économique de l'ambassade allemande étaient restés vains. Les nombreuses transactions entre Russie et Allemagne ne pouvaient avoir eu lieu qu'en contact étroit avec l'ambassade, mais, selon le N. K. V. D., ce n'était là qu'une excuse, qu'un prétexte à l'espionnage. De même, le fait que l'ambassade allemande se portait garant de la livraison des marchandises.

Pour finir, la torture avait eu raison de Schlichting. Il avait soixante-dix ans. Sa santé était mauvaise. On lui dit que l'ancien conseiller d'ambassade, arrêté lui aussi, avait avoué. On lui mit sous les yeux des documents signés d'hommes qu'il avait connus à Moscou vingt ou trente ans auparavant. Ils reconnaissaient avoir fait de l'espionnage sous les ordres de Schlichting.

« J'avais beaucoup de relations, c'est vrai, me dit-il. J'aimais le monde, la musique, le théâtre. J'avais épousé une actrice russe. On mangeait bien mal à Moscou en ces temps troublés. Je recevais mon traitement en monnaie allemande et, par comparaison avec les salaires soviétiques, je gagnais alors une fortune. Je tenais table ouverte et je nourrissais mes amis russes qui mouraient de faim. Cela ne me coûtait guère que l'équivalent de quelques dollars par mois. Nous étions parfois trente ou quarante à dîner. Eux, des espions ? Notez que je ne me plains pas. J'ai bien vécu et je ne regrette rien des jours passés. De quoi me prive-t-on ? De

quelques années de retraite, sans plus ; du crépuscule de mon existence. »

Dans la soirée du troisième jour — il semblait savoir que ce serait le dernier que nous passerions ensemble — il me conta une petite histoire de sa vie à Moscou après la révolution.

Il était allé à l'Opéra avec son ami T., de l'ambassade, et avait fait en sa compagnie la tournée des grands restaurants. A deux heures du matin, ils avaient regagné l'appartement de T. en traîneau pour vider une dernière bouteille.

« Nous sommes d'infâmes parasites capitalistes, avait dit soudain T. Nous voici bien au chaud, à boire, tandis que le malheureux cocher qui va vous ramener chez vous crève de froid à vous attendre dans la rue. L'aube du communisme luit sur cette ville. Allons chercher ce pauvre type. »

Le cocher ne se fit pas prier et vint trinquer avec eux. Il avait une voix de basse qui valait presque celle de Chaliapine et chanta des airs populaires russes. T. et Schlichting étaient très émus.

« Ma conscience sociale me tourmente encore, dit T. Quand je pense à ce pauvre cheval, exposé à toutes les rigueurs de l'hiver... Proposons au cocher d'inviter sa bête à boire avec nous. »

Le cocher, enthousiasmé, alla dételer son cheval qui consentit à monter les trois marches donnant accès à l'appartement. T. alla chercher à la cuisine une énorme bassine dans laquelle il versa quelques bouteilles de vodka et la présenta au cheval qui but avec avidité. Puis, poussant un faible hennissement, les naseaux dilatés, il s'agenouilla lentement, se coucha et s'endormit. A cette vue, les trois hommes sentirent l'épuisement les gagner à leur tour. Par solidarité avec la bête, ils s'allongèrent sur le tapis. Le cocher étendit sa grande couverture fourrée sur les deux compères et sur lui.

Le lendemain, vers huit heures, T., le cheval, Schlichting et le cocher se réveillèrent, frais et dispos. Mais une complication survint qui faillit coûter sa place à T. : le cheval refusa de redescendre les marches de l'appartement.

Le cocher tirait la bête. T., et Schlichting, toujours en habit et cravate blanche, poussaient par derrière. Devant la porte de l'immeuble s'accumulait le public, composé surtout d'ouvriers allant à leur travail. La police apparut, dispersa l'attroupement, prêta la main au cocher et, pour finir, l'emmena au poste...

Le lendemain du jour où Schlichting me raconta cette histoire, un gardien ouvrit la porte et cria :

« Schlichting ! Davai ! »

Le vieux me fit ses adieux.

« Merci pour les quelques heures agréables passées en votre compagnie. »

J'ignore tout du camp où on l'envoya. Je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Il était absolument innocent. C'était un homme de la vieille école et il savait vivre. Il a su, je n'en doute pas, mourir dignement, sinon joyeusement.

A la porte de la cellule, il se retourna vers moi :

« Ils m'ont donné vingt-cinq ans de bagne, me dit-il avec un sourire. Mais je les carotterai d'au moins vingt ans. »

Deux jours plus tard, nous roulions dans nos *stolypinski* en direction du nord. Il y avait moins d'Allemands avec nous. Les autorités de Moscou nous avaient mélangés aux enfants de l'Union Soviétique. Nous allions dans la direction d'Arkhangelsk par Vologda. A Konocha, nous obliquâmes à l'est.

« Pour nous, c'est Vorkouta, dirent les Russes, ou l'un des camps forestiers du nord de l'Oural. »

Pour moi, le voyage se faisait moins dur qu'au début. Je pouvais m'allonger et dormir. Mon voisin, un Russe, m'avait donné une couverture. Il parlait l'allemand de façon tolérable. D'ailleurs, le premier jour, la conversation s'était bornée à « bonjour » et à des « excusez-moi » quand l'un de nous heurtait l'autre par accident. En effet, il n'y avait guère de place vacante à ce premier étage où nous couchions à cinq.

Le Russe prenait soin de moi.

« Voulez-vous un peu d'eau ? »

Il me réveillait :

« C'est notre tour d'aller aux lavabos. »

Dans la soirée, il me dit qu'il s'appelait Sérioja (1). L'Europe l'intéressait beaucoup et il voulait avoir des renseignements précis pour se faire une idée de la vie à l'Occident.

« Combien gagne en moyenne un charpentier ? Que peut-il acheter avec son salaire ? Combien coûte une livre de beurre ? Le pain ? Le saucisson ? Le jambon ? Un complet ? Une bonne paire de chaussures ? Une petite voiture ? Une petite maison ? »

Puis, il se mit à calculer. En Russie, un charpentier gagne tant. La nourriture, l'habillement coûtent tant.

Il passa un bon quart d'heure à supputer mentalement, à comparer. Et il eut sa réponse : un charpentier européen vit trois ou quatre fois mieux que son collègue en Union Soviétique.

Ensuite, il recommença avec un médecin, un maçon, un insti-

(1) Diminutif de Serge.